

Gens, cornes et crocs. Relations hommes-animaux et conceptions du monde, en Vanoise, au moment de l'arrivée des loups

Thèse pour le doctorat de l'ENGREF sous la direction de Raphaël Larrère, un volume, 511 f°, soutenue le 22 janvier 2002 devant un jury constitué de Yves Brugière, Sergio Dalla Bernadina, Bernard Debarbieux (rapporteur), Philippe Descola (rapporteur), Raphaël Larrère et Claude Millier (président), mention Très honorable et félicitations du jury à l'unanimité.

[Paru dans Ruralia numéro 2002-10/11](#)

Position de thèse

En repensant au déroulement de cette thèse, je me suis rendue compte qu'il y a en elle deux parties bien distinctes : l'une, autour des chamois et des bouquetins, que j'ai voulue, que j'ai organisée, dont j'ai maîtrisé les inflexions, et l'autre, que j'ai subie, parce qu'elle est liée à un événement que je n'avais pas prévu et qui s'est imposé à moi : l'arrivée des loups. La première m'a permis d'aboutir à des résultats que je pressentais, qui étaient pour ainsi dire nécessaires ; la seconde, à des résultats auxquels je ne m'attendais absolument pas en commençant cette recherche. Il m'a semblé que cette dualité devait clairement ressortir dans l'exposé qui va suivre. Je reviendrai donc sur mes intentions et mes présupposés au début de ce travail, montrerai comment ont évolué mes choix théoriques et méthodologiques, et rappellerai à quelles conclusions je suis ainsi parvenue. Je passerai alors à cette partie que j'ai qualifiée de " subie " ; je tenterai de saisir pourquoi il m'a été si difficile de prendre en compte l'arrivée des loups, et dirai ensuite ce qu'elle m'a fait découvrir. Je conclurai sur les projets qui sont les miens aujourd'hui.

Genèse d'une recherche (hasards et nécessités d'une recherche)

J'ai quitté cette maison (Engref), il y a presque exactement dix ans, avec une formation d'ingénieur forestier ; j'y reviens cet après-midi soutenir une thèse en sciences de l'environnement, qui fait très largement appel aux sciences sociales. L'évolution de mon travail a donc été double de la gestion vers la recherche, des sciences de la nature vers les sciences sociales, et elle a *a priori* été radicale. Je voudrais cependant insister sur les apports de ma courte expérience d'ingénieur forestier et montrer qu'elle a profondément influencé la manière dont j'ai tenté d'analyser les rapports des hommes à des animaux.

À la sortie de l'Engref, j'ai été affectée à l'Office national des forêts, au Service départemental de la Meuse ; ma résidence administrative était à Verdun, et l'une des forêts dont je devais diriger l'aménagement se trouvait dans ce que l'on appelle la " zone rouge " : près de 80 ans plus tard, les traces de la Grande Guerre étaient omniprésentes, les barbelés couraient d'un tronc à l'autre, il n'était pas rare de voir un casque perché sur la fourche d'un arbre, à demi enfoncé dans le bois qui avait crû par-dessus ; il fallait sans cesse franchir de profondes tranchées et les feux que les bûcherons allumaient risquaient encore de faire éclater des obus. Quant aux bois mitraillés, leur exploitation était un véritable casse-tête. À l'évidence, on ne pouvait séparer la forêt de 1990 et la guerre de 14-18. C'était certes là un cas extrême, mais ce n'était pas un cas particulier : dans

toute forêt, il fallait tenir compte des événements qui s'y étaient déroulés et des usages passés et présents. Je suis ainsi arrivée au Cemagref avec la conviction que les histoires naturelles et humaines sont étroitement imbriquées.

Je suis aussi arrivée au Cemagref avec un certain goût pour le recueil et l'analyse d'un matériau concret. Le poste d'aménagiste était un des rares postes dits de terrain offerts aux ingénieurs. Il ne s'agissait pas de faire de la sylviculture en général mais de réfléchir à l'aménagement d'une forêt particulière. Cette réflexion, si elle faisait bien sûr appel à des théories sylvicoles, passait par une connaissance fine des peuplements ; elle s'enracinait dans une matière vivante. Il nous arrivait de compter tous les arbres d'une parcelle, nous délimitions des placettes, dans lesquelles nous recensons les diverses essences présentes, mesurons la hauteur et le diamètre des arbres, examinons la profondeur et la texture du sol. Je dis " nous " parce que je n'opérais pas seule mais avec des agents et j'étais extrêmement impressionnée par la façon dont ils " possédaient " leur forêt, repérant tel arbre remarquable, ou telle bizarrerie, d'un simple coup d'œil ; ces hommes m'apprenaient à voir dans ce qui n'était pour moi, de prime abord, qu'un fouillis. J'ai retrouvé, avec les spécialistes des animaux que j'ai accompagnés durant ma thèse, des rapports très proches de ceux que j'entretenais avec les agents de l'Office national des forêts, la composante hiérarchique en moins.

C'est donc munie d'un tel bagage que j'ai rejoint une équipe du Cemagref intitulée " Territoires ", majoritairement composée d'économistes du développement local. Je ne me sentais absolument pas une âme d'économiste. En revanche, j'étais très intéressée par le concept de territoire, défini comme le produit de la rencontre entre des hommes et des milieux naturels. Je me suis en particulier interrogée sur la territorialisation, c'est-à-dire sur les processus de construction des territoires, ces entités hybrides, culturelles autant que naturelles, idéelles autant que matérielles, historiques autant que spatiales. Au bout de quelques années, j'ai eu l'idée, ou plutôt l'intuition, que la territorialisation a besoin, pour s'accomplir, d'objets particuliers, de " prises ", dans le sens qu'Augustin Berque, par exemple, a donné à ce terme. Je me suis également résolue à entamer une véritable démarche de recherche. J'ai alors commencé un DEA sur le rôle des objets dans la construction des territoires ; j'avais l'intention d'employer cette année à trouver un ou des courants théoriques qui m'aident à formaliser mon intuition, à la préciser, et éventuellement à la rectifier.

J'ai été particulièrement séduite par les écrits des phénoménologues. Qu'est-ce qui m'a plu dans la phénoménologie ? J'ai notamment été sensible à l'injonction husserlienne de " revenir aux choses mêmes ", non pas dans une approche positiviste, mais avec l'idée que nous ne pouvons jamais saisir les choses elles-mêmes, mais seulement la manière dont elles nous apparaissent, les choses en tant que " phénomènes ". Cela conduit à considérer la relation entre le sujet et l'objet comme première, et à la placer au cœur de la réflexion. Restait à préciser la nature de cette relation ; il m'a semblé qu'elle correspondait assez bien à ce que Gadamer a appelé la compréhension. Pour Gadamer, la compréhension est d'abord une interrogation : le sujet s'interroge sur ce qu'est l'objet auquel il se trouve confronté, et qui conserve toujours un caractère énigmatique. Cette interrogation ne relève pas seulement du domaine de la pensée, mais aussi, et indissolublement, de celui de l'action : le sujet est engagé dans un rapport pratique avec l'objet, qui met en jeu ses sens et plus généralement sa corporéité, comme n'a cessé de le souligner Merleau-Ponty. Gadamer décrit enfin la compréhension comme une interprétation : le sujet définit et qualifie l'objet, et, ce faisant, se définit et se qualifie lui-même. La compréhension apparaît en définitive comme une co-construction du sujet et de l'objet, une exploration conjointe, et jamais achevée, de leurs êtres respectifs.

J'en étais à peu près là de ma réflexion lorsque la poursuite de la recherche dans le cadre d'une thèse a paru compromise. Je n'estimais pas satisfaisant de présenter un travail purement théorique ; j'ai donc provisoirement interrompu mes lectures et entrepris d'éprouver le cadre conceptuel que je m'étais donné en le confrontant à des objets

précis. Il ne me restait que très peu de temps. J'ai cru que j'irais vite en travaillant dans une région que je connaissais déjà assez bien pour en être originaire et y résider fréquemment, et sur des objets bien circonscrits. Ma formation initiale et mes penchants personnels m'incitaient à privilégier des êtres vivants ; je n'ai pas choisi la forêt ni les animaux domestiques parce que je considérais être, à divers titres, trop directement concernée et je croyais alors, sinon indispensable, du moins préférable de ne pas l'être. En revanche, je connaissais mal les animaux sauvages. Or, j'avais à plusieurs reprises remarqué que chamois et bouquetins occupent une place singulièrement importante dans les discours et les pratiques de gens très variés, en Vanoise ; j'avais par exemple noté qu'ils sont présents sur pratiquement tous les prospectus du Parc national de la Vanoise, mais aussi sur de nombreuses façades d'habitations. Aussi ai-je résolu de jeter sur eux mon dévolu. J'ai réalisé des entretiens auprès de chasseurs de chamois et de gardes-moniteurs du Parc national de la Vanoise, et j'ai commencé à analyser le matériau recueilli. Vers la fin du DEA, j'ai appris que je pourrais, finalement, engager une thèse. J'avais à nouveau du temps.

Le travail a alors connu un certain nombre d'inflexions d'ordre théorique et méthodologique. Du territoire au monde : je n'ai plus parlé de territoire, mais de monde. C'est ce dernier terme, en effet, qu'emploient les principaux auteurs auxquels je me suis référée. Par ailleurs, au cours du DEA, je m'étais essentiellement demandée comment les rapports des hommes aux animaux contribuent à la configuration symbolique de l'espace. Par la suite, je me suis également demandée comment ils contribuent à la constitution et à l'évolution des rapports des hommes entre eux. Aussi me suis-je de plus en plus penchée sur des processus que la notion de territoire, sans les exclure totalement, n'inclut que marginalement. J'ai progressivement pris conscience de l'incidence du choix des animaux. L'hypothèse de la co-construction des identités animales et humaines demandait que j'examine, dans le détail, les identités prêtées aux chamois et aux bouquetins. Cela nécessitait d'être aussi attentive que mes interlocuteurs à l'évolution des populations animales, en termes d'effectifs, de comportement, de localisation, ou de pathologies ou encore à l'aspect des corps, c'est-à-dire à des caractères tels que la longueur des cornes ou la couleur des robes. J'ai également pris conscience qu'en adoptant pour objets des animaux, j'avais choisi un cas extrêmement particulier. Dans la relation entre hommes et animaux, ces derniers, en effet, prennent régulièrement l'initiative, se montrent extrêmement curieux envers les hommes et leurs activités, agissent, en étant loin de toujours se conformer aux attentes humaines, interprètent les situations et font des choix, si bien que la compréhension, dont j'ai parlé tout à l'heure, est ici marquée par une réciprocité certaine. C'est assurément les mondes humains que je me suis attachée à explorer, et non les mondes animaux, comme a pu le faire, par exemple, un Von Uexküll. Mais les qualités de l'animal, du moins d'animaux comme le chamois et le bouquetin, ont rendu plus criante encore la nécessité de les considérer comme des acteurs à part entière.

En termes de méthode, j'ai élargi l'éventail de mes interlocuteurs ; j'ai rencontré, en plus des chasseurs de chamois et des agents du Parc national de la Vanoise, des éleveurs, des vétérinaires de la faune sauvage de montagne, des biologistes, des protecteurs de la nature. J'ai toutefois continué à privilégier les gens qui m'étaient désignés comme de bons connaisseurs de ces animaux et que j'ai considérés comme des spécialistes. Pourquoi ce choix ? J'ai fait quelques tentatives auprès de participants à des sorties "grands ongulés" organisées par le parc ; ils éprouvaient sans doute une grande curiosité à l'égard des chamois et des bouquetins mais l'entretien que je leur proposais supposait d'avoir un vécu avec ces animaux et n'était manifestement pas adapté. Les liens que j'ai cherché à saisir entre les rapports que les hommes ont aux animaux et le monde dans lequel ils vivent ne sont nombreux, et intenses, que chez des personnes qui connaissent bien les animaux et les fréquentent assidûment. Les mondes que j'ai explorés sont répandus bien au-delà du cercle assez restreint des spécialistes, mais c'est auprès de ces derniers que leur genèse et leur évolution se laissent le plus clairement appréhender. En outre, le temps relativement long d'une thèse m'a laissé la possibilité

d'aller plus loin que les entretiens, d'accompagner certains de mes interlocuteurs sur le terrain, d'observer leurs pratiques et leurs discours " en situation ", d'entendre et de voir autre chose que ce qu'ils me disaient chez eux, ou au bureau. Les propos que l'on peut recueillir lors d'un entretien ne suffisent pas, d'une part parce que, pour différentes raisons, on ne peut tout dire dans le cadre statique et confiné qu'il impose, d'autre part parce que la relation à l'animal ne s'exprime pas seulement par des mots, mais aussi par des corps à corps. Pour approfondir la manière dont les relations aux animaux contribuent à la constitution de mondes humains, il fallait observer les gens aux prises avec les animaux, qu'ils soient occupés à les chercher, à les jumeler, à les compter, à les chasser ou à les capturer. Sans ces accompagnements, je crois qu'il ne me serait pas aussi clairement apparu que mes interlocuteurs ne sont pas seulement aux prises avec les animaux, qu'ils sont aussi aux prises, les uns avec les autres, par l'intermédiaire des animaux.

Le matériau recueilli m'a permis d'identifier deux grands types de mondes humains, avec, bien entendu, des cas intermédiaires. D'une part, le monde des chasseurs, des éleveurs et des gardes-moniteurs de la première génération, qui sont, pour l'essentiel, des gens du lieu ; ce sont des mondes aux dimensions temporelles et spatiales restreintes, ils sont structurés par l'opposition entre sauvage et domestique, l'animal sauvage étant défini à la fois comme rare, distant et farouche. D'autre part, le monde des naturalistes, des protecteurs de la nature et des nouveaux gardes-moniteurs, en général d'origine urbaine et qui ont effectué des études naturalistes poussées : ce monde s'étend loin dans l'espace et dans le temps, et il est majoritairement structuré par l'opposition entre la nature et l'artifice, l'animal naturel étant défini comme autonome et autochtone. À l'aune de ces critères, dimensions temporelles et spatiales, opposition structurante, les deux types de mondes apparaissent très contrastés. En revanche, si l'on retient comme critères de comparaison les modes de pensée à l'œuvre dans chacun d'eux, ils apparaissent beaucoup plus voisins. En particulier, j'ai pu montrer, en m'attachant à des exemples précis, que la pensée mythique et la pensée rationnelle sont bien partagées entre les deux types de mondes.

J'ai ensuite décortiqué la contribution des rapports aux animaux à la constitution des identités. Les identités ne sont manifestement pas absolues, mais relatives. On se définit, et l'on définit les autres, en comparant le présent au passé. Quand mes interlocuteurs parlent des chamois et des bouquetins, ils racontent des histoires, celles des populations animales bien entendu, mais également leur propre histoire, en tant qu'individu et en tant que membre d'une configuration sociale. Produire ces histoires les aide à s'inscrire dans une évolution, à se définir comme l'aboutissement d'une trajectoire. Ils se situent ainsi en continuité, ou en rupture, avec leurs prédécesseurs, ou avec ce qu'eux-mêmes ont été. Par ailleurs, on se définit et l'on définit les autres, en comparant ce que l'on dit et ce que l'on fait à ce que d'autres, contemporains cette fois, disent et font. Quand mes interlocuteurs parlent des chamois ou des bouquetins, ils parlent de gens qui ont avec ces animaux un rapport proche ou différent du leur. En particulier, ils se réfèrent volontiers aux rapports à l'animal pour affirmer que certains sont bien des gens d'ici, ou des gens d'ailleurs ; des anciens, ou des modernes ; des hommes, ou des femmes ; des profanes, ou des spécialistes. Le rapport à l'animal joue dans la construction de ces couples de contraires qui se sont avérés récurrents un double rôle : il permet de renforcer les catégories communément admises : on entend ainsi couramment que " les femmes ne chassent pas le chamois " ou que la première génération de gardes-moniteurs est passionnée de bouquetins et n'accorde que peu d'attention aux petites espèces peu visibles comme les insectes ou les chauves-souris ; ces affirmations sont assénées comme des évidences ; le rapport à l'animal naturalise un ordre social qu'il semble même figer. Cependant, il joue aussi un rôle plus discret de subversion des catégories : les gens qui n'adoptent pas le comportement attendu de la catégorie à laquelle ils semblent appartenir sont assimilés à une autre catégorie ; il est ainsi des femmes dont on dit qu'elles chassent " comme des hommes ", des gardes-moniteurs de la première génération qui se sont lassés des bouquetins et participent activement aux

suivis de l'entomofaune ; dans leurs relations avec leurs jeunes collègues, l'intérêt qu'ils affichent et les pratiques auxquelles ils s'adonnent priment sur leur appartenance à la catégorie des anciens gardes. Par le biais du rapport à l'animal, certains réussissent ainsi à échapper aux classements *a priori*.

C'est cette analyse du rôle du rapport à l'animal dans l'assignation des identités humaines qui m'a permis de comprendre ce qui est longtemps demeuré pour moi une énigme : la faiblesse de la communication entre les deux types de mondes. Je constatais que des gens, qui, sur un même espace, se passionnent pour les mêmes animaux, et ont donc une multitude d'occasions de coopérer, de confronter et d'enrichir leurs savoirs respectifs, ont nettement moins d'échanges que ce à quoi on pourrait s'attendre. En se partageant l'accès aux animaux dans l'espace et dans le temps, ils se sont arrangés pour limiter au maximum les occasions de rencontre et les deux types de mondes se côtoient, ou se sont du moins longtemps côtoyés, sans vraiment se mêler. Cette situation s'est éclairée lorsque je me suis penchée sur les critères utilisés, dans les deux types de monde, pour désigner ceux qui sont regardés comme des spécialistes, c'est-à-dire comme des personnes détentrices d'un savoir légitime et dignes d'être écoutées. Ces critères ne coïncident qu'en partie, si bien que personne, ou presque, ne parvient à être le spécialiste de tous.

Mon travail aurait pu s'arrêter là. Il aurait montré par quels processus mes interlocuteurs sont attachés à des animaux et à des pratiques autour des animaux ; il aurait également montré comment le rapport à l'animal aide à comprendre qui l'on est et à qui l'on a affaire, comment il participe de la constitution et de l'évolution des identités personnelles et collectives, de la configuration de l'espace, du temps, des liens sociaux, et, en définitive, de la construction de mondes humains. Il aurait enfin montré que des mondes différents, mais dont on ne saurait dire que l'un est supérieur à l'autre, parviennent à coexister dans une relative ignorance mutuelle. J'aurais alors atteint l'objectif que je m'étais initialement assigné.

L'entrée des loups dans les mondes ... et dans la thèse

Mais les loups ont fait leur entrée dans ces mondes et ont sensiblement modifié les données du problème.

Pourquoi tant de difficultés ?

J'ai commencé cette recherche en 1997, année où les premières attaques sur des troupeaux domestiques ont été répertoriées en Haute-Maurienne. Certains de mes interlocuteurs, que je rencontrais pour entendre parler de bouquetins et de chamois, m'ont spontanément parlé des loups. Des collègues m'ont fait voir qu'il serait dommage de traiter un sujet comme le mien sans intégrer l'arrivée de ces nouveaux venus, que je tenais là un sujet " en or ", au cœur de l'actualité, une occasion rêvée d'étudier les changements en train de se faire. J'ai d'abord été très réticente et je reconnais avoir, jusqu'au bout, éprouvé avec les loups, aussi bien dans la conduite que dans le rendu de la recherche, un embarras, que je n'ai pas rencontré avec les chamois ni les bouquetins. J'ai ressenti le besoin, à l'occasion de cette soutenance, de m'interroger sur ces difficultés : pourquoi ai-je eu tant de mal à prendre en compte la venue des loups ?

Un intrus envahissant... mais invisible

L'arrivée des loups est un événement que je n'avais évidemment pas prévu, avec lequel je n'avais pas compté et que j'ai assez longtemps considéré comme une perturbation, une gêne, une intrusion qui venait compliquer ma tâche et menaçait de l'envahir. Le loup a d'abord été pour moi une contrainte, un être sur lequel je n'avais pas choisi de travailler et qui s'immisçait entre les animaux qui m'occupaient, mes interlocuteurs et

moi. Bref, un trouble-fête, un trouble-thèse. J'ai signalé la place de l'accompagnement et de l'observation dans mon travail. J'ai à maintes reprises eu l'occasion de voir des chamois et des bouquetins, avec ou sans mes interlocuteurs. Mais les seuls loups que j'ai vus durant cette recherche sont des pensionnaires du Jardin des plantes, dont j'ai senti le regard peser sur moi une fois que j'allais du Muséum d'histoire naturelle à la gare de Lyon. J'ai bien vu aussi des carcasses dans le Mercantour et, quelque part entre le val de Suse et le val Chisone, des traces dans la neige, qui, à en croire les vétérinaires de la faune sauvage que j'accompagnais, avaient été laissées, sinon par un loup, du moins par un grand canidé. Mais de loup, point. L'animal est aussi discret sur le terrain qu'il est présent dans les discours et dans les textes. C'est décidément, comme l'a montré Sophie Bobbé, un être tout en gueule... J'ai donc été privée, avec lui, d'une grande partie de l'analyse de la composante matérielle, concrète, charnelle, de la relation des hommes à l'animal.

La modification du statut du chercheur

L'arrivée des loups a aussi considérablement modifié mes relations avec mes interlocuteurs : jusque-là, j'étais une profane qui sollicitais des spécialistes, sur des sujets qu'ils connaissaient bien ; leurs pratiques étaient maîtrisées, et leurs discours relativement rôdés. Avec le loup, plus de spécialistes, et donc plus de profanes ; mes interlocuteurs ont découvert, en même temps que moi, une situation nouvelle, qui s'accompagne, pour les éleveurs ovins notamment, d'un profond désarroi. Ils n'ont plus renseigné une étudiante ; ils se sont mis à me regarder comme un partenaire ou un adversaire potentiels, qui peut éventuellement jouer un rôle de porte-parole, et dont il faut cerner le positionnement. Ce changement du climat de la recherche, je l'ai vécu comme une dégradation, mais il a eu l'avantage de me convaincre que je ne pouvais porter sur mon objet de recherche un regard extérieur et neutre ; l'arrivée des loups m'a fait clairement prendre conscience que l'atopie du chercheur est illusoire.

La transformation du matériau

Le matériau a lui aussi changé. Dès qu'il a été question de loups, j'ai été noyée sous un flot d'informations contradictoires, de rumeurs, de suppositions, d'insinuations. J'ai assez longtemps essayé de démêler le vrai du faux, de savoir, par exemple, si telle attaque récente avait été commise par un loup, ou par un chien errant, avant de comprendre qu'il ne s'agissait plus, pour mes interlocuteurs, de produire des savoirs, comme ils le faisaient avec les chamois et les bouquetins, mais de produire, justement, de l'incertitude. C'est donc le pourquoi et le comment de cette production d'incertitude que j'ai tenté d'éclaircir. Autre différence majeure : avec le chamois et le bouquetin, j'ai observé des savoir-faire, ceux de chasseurs, d'éleveurs, de gardes-moniteurs, de naturalistes, etc. Mes interlocuteurs savaient comment s'y prendre, ce qui ne signifie évidemment pas qu'ils ne rencontraient jamais de difficultés. Avec les loups, tous, animaux et humains, doivent modifier leurs pratiques, ce qui s'accompagne nécessairement d'un bouleversement, dans son ensemble, du monde qu'ils se sont donné. Chacun doit apprendre, expérimenter, innover. L'intégration des chiens de protection dans les troupeaux ovins illustre à merveille ce passage d'une période où l'on est à peu près satisfait de ses façons de faire à une période où l'on " patauge ", où il faut mettre au point de nouvelles techniques, apprendre de nouvelles manières de vivre avec des êtres que l'on ne connaissait pas, ou que l'on ne connaissait pas sous ce jour-là. Chiens de protection, chiens de conduite, brebis, éleveurs, touristes, protecteurs, tous sont placés dans une situation inédite, qui exige d'eux de se comporter différemment et donc d'être différents. Des liens s'établissent entre des acteurs qui s'étaient jusque-là soigneusement évités ou qui n'avaient en tout cas pas éprouvé le besoin de se rencontrer. Inversement, des relations sont distendues, voire rompues, entre des gens qui étaient proches mais n'adoptent pas la même attitude à l'égard des loups, les uns préférant chercher des solutions concrètes, pour tenter de permettre la coexistence entre grands prédateurs et troupeaux domestiques, tandis que d'autres, dans le camp lycophile

comme dans le camp lycophobe, rejettent tout compromis et campent sur des positions de principe.

Résumons : j'ai commencé cette recherche dans un contexte où les savoirs étaient constitués, les savoir-faire maîtrisés et des spécialistes clairement identifiés. L'arrivée des loups a semblé défaire en un tournemain ce qui avait été progressivement élaboré avec des animaux comme le chamois ou le bouquetin. La production d'incertitudes a remplacé la production de savoirs, et l'improvisation les savoir-faire. Les couples sauvage/domestique et nature/artifice sont remis en cause radicalement, et les échelles spatio-temporelles privilégiées dans les deux types de monde sont bousculées. Cet ensemble de modifications, je l'ai interprété comme un passage des mondes aux réseaux ; cela ne signifie absolument pas qu'il y ait eu immobilisme avant l'arrivée des loups et qu'il n'y a plus que changement aujourd'hui ; dans mon esprit, les réseaux sont loin de s'opposer aux mondes ; des réseaux existent au sein des mondes sauvage/domestique et nature/artifice et les réseaux apparus depuis l'arrivée des loups ne sont certainement pas dénués de toute structuration. Il s'agit plutôt de deux stades où ce sont davantage les cadres et les structures, qui sont le plus visibles, ou davantage les relations en train de se nouer et de se dénouer. L'arrivée des loups m'a en tout cas projetée dans un contexte beaucoup plus instable, incertain, dans lequel les rapports entre les acteurs en présence ne sont pas déjà établis mais en cours d'exploration et de négociation. Elle m'a demandé de nouer une autre relation avec mes interlocuteurs et avec l'animal, de recueillir et d'analyser un autre matériau, de conduire, en définitive, un autre type d'enquête.

Deux recherches qui s'éclairent mutuellement

J'ai donc dû mener, en parallèle, deux recherches très différentes mais qui se sont éclairées mutuellement. Le travail accompli avec le chamois et le bouquetin a permis de proposer une explication à la crise du loup : il y a crise parce que ce dernier, considéré par les uns comme le comble du sauvage, par les autres comme le summum du naturel, interdit la poursuite de l'évitement entre les deux types de mondes, évitement qui devenait, de fait, de plus en plus problématique. En même temps, la crise déclenchée par l'arrivée des loups révèle des aspects insoupçonnés de ces mondes : elle met en évidence la force du monde sauvage/domestique, que l'on pouvait croire condamné, et qui démontre sa capacité à trouver des alliés ; elle met aussi en évidence des lézardes, par exemple celle qui sépare les chasseurs des éleveurs, ou, à un moindre degré, les "protecteurs des villes" des "protecteurs des champs". Je crois que la difficulté sur laquelle j'ai longtemps achoppé résidait dans la nécessité de réaliser conjointement ces deux types de recherche, de ne pas délaisser les chamois et les bouquetins pour les loups, sans demeurer sourde, pour autant, à l'arrivée de ces derniers. Pour comprendre pourquoi la venue de ces grands prédateurs a déclenché une crise, il fallait ne pas se laisser obnubiler par l'actualité, continuer à s'interroger sur le rôle des rapports aux chamois et aux bouquetins dans la construction des mondes humains. Inversement, pour mieux comprendre ces mondes, il fallait analyser comment l'arrivée des loups les affecte. J'ai dû admettre que si des animaux comme les chamois et les bouquetins contribuent à la construction de mondes humains, un animal comme le loup, lui, peut, au moins temporairement, saper leur fondement et favoriser l'émergence de nouveaux réseaux. Les loups m'ont donné beaucoup de fil à retordre mais ils ont, au bout du compte, considérablement enrichi ma thèse, en montrant que les rôles des rapports aux animaux dans la construction des mondes humains sont plus diversifiés et plus complexes que je ne l'avais d'abord imaginé.

Limites ... et perspectives

Je voudrais conclure cette présentation sur une des limites de ma thèse, et sur ce que j'espère faire, maintenant que je vais entamer de nouvelles recherches. Ma thèse

apporte des éléments sur la manière dont chamois et bouquetins contribuent à la constitution de mondes humains et sur la manière dont l'arrivée des loups a ébranlé ces mondes. En revanche, elle n'élucide pas totalement les raisons qui rendent ces animaux fascinants aux yeux de tant de gens et en font de si bonnes " prises ". Si j'ai expliqué le comment, je n'ai pas complètement expliqué le pourquoi.

Quelles sont maintenant les perspectives que m'ouvre cette thèse ? Je distinguerai celles qui s'inscrivent dans son prolongement direct et celles qui en sont un peu plus éloignées.

Un matériau dont je n'ai pas encore épuisé toute la richesse

Je compte, en premier lieu, poursuivre l'analyse du matériau que j'ai recueilli, et dont j'ai bien conscience de n'avoir pas, à ce jour, exploité toute la richesse. Tirer toute la moelle des propos que l'on enregistre et des scènes que l'on observe, pousser les analyses jusqu'à leur terme, suppose de jouir d'une grande hauteur de vue. Pour qui constitue le matériau de sa recherche, cette hauteur de vue ne peut s'acquérir que progressivement, à force de réflexion, de lectures, de relectures, et de comparaisons avec ce que d'autres ont observé dans des contextes géographiques, historiques et sociaux différents. Il me faudra encore du temps pour explorer la " mine " que m'ont confiée mes interlocuteurs.

Le projet de capter et d'analyser des images

J'envisage également de me donner, par la suite, un matériau supplémentaire. Force est de constater qu'il m'est resté, d'une bonne centaine d'entretiens et de nombreux accompagnements, des mots, une foule de mots, mais très peu d'images. Il est sans doute un peu dommage d'avoir conféré autant d'importance aux premiers, et aussi peu aux seconds, d'avoir été tellement dissymétrique dans le recueil et le traitement du matériau. Au cours de ces années, je pense avoir beaucoup progressé dans la manière de conduire les entretiens et j'achève ce travail en étant véritablement rompue au décryptage, auquel j'ai consacré un nombre d'heures assez considérable ; je n'envisage pas un instant de délaissier cette façon de travailler, que j'aime et crois féconde. Je voudrais simplement diversifier les approches, apprendre à capter les images, par la photographie et par le film, et à analyser ces documents d'une nature différente.

Et maintenant ?

J'aimerais aussi prolonger cette recherche, dans le temps et dans l'espace. J'ai mené ma thèse dans une période de changement, et même de crise. Il faudrait que je sois bien peu curieuse pour en rester là. Maintes relations entre les protagonistes ne sont pas encore stabilisées, maints savoir-faire ne sont pas encore acquis : j'ai bien l'intention d'observer ce qui va advenir à ceux qui m'ont occupée pendant ma thèse, de continuer à suivre l'évolution des rapports si complexes entre les loups, les chiens de protection, les chiens errants, les brebis, les éleveurs, les protecteurs de la nature, les chasseurs, les gardes-moniteurs, les touristes, etc., bref des rapports entre les gens, les bêtes à cornes et les bêtes à crocs.

Un terrain franchement étranger

Cette thèse, je l'ai par ailleurs menée dans un terrain dont j'étais proche, géographiquement, culturellement et affectivement. Il me serait maintenant très profitable de découvrir les relations des hommes aux animaux dans un ailleurs véritable. Il se trouve que l'arrivée des loups se produit actuellement dans d'autres pays ; après m'être penchée sur les réactions à cet événement de gens qui font partie de mon voisinage et même, pour certains, de mon cercle professionnel, amical ou familial, j'aspire à les étudier chez des gens dont, *a priori*, j'ignore tout. Analyser les relations que les hommes et les femmes d'une autre culture établissent avec les loups, plus largement

avec les animaux, et plus largement encore avec la nature, me permettrait de mieux saisir les modèles en vigueur et les changements en cours dans ma propre culture. C'est dans cette optique que j'ai noué des liens avec des collègues norvégiens, à qui j'ai rendu visite en décembre dernier, et avec lesquels j'espère pouvoir travailler à l'avenir. Je ne peux m'empêcher de voir dans cette ébauche de collaboration une illustration de la capacité des loups à faire émerger des relations inattendues....

La confrontation de recherches menées dans des terrains éloignés présente le grand intérêt de soulever des questions nouvelles. Lors de mon récent séjour en Norvège, j'ai notamment été frappée par la similarité des relations des éleveurs français et norvégiens aux moutons et aux loups. En ce qui concerne les moutons, même importance du gardiennage non permanent. En ce qui concerne les loups, même conviction qu'ils ont été réintroduits et qu'ils présentent un danger pour les humains. Or, en Norvège comme dans les Alpes françaises, les éleveurs ovins se voient sévèrement reprocher d'être les seuls, en Europe, à ne pas accepter l'arrivée des loups et l'idée est communément véhiculée que leurs collègues étrangers s'accommodent bien, ou du moins beaucoup mieux, de la présence de grands carnivores. Dans les deux cas, on parle d'attitudes spécifiquement françaises, ou norvégiennes... Voilà notre curiosité déjà éveillée. Mais elle l'est plus encore lorsque l'on constate que les lycophobes, à l'accoutumée si prompts à discuter les arguments de leurs adversaires, ne remettent nullement en cause l'affirmation qu'ils constituent une exception, affirmation qui leur est pourtant manifestement défavorable et est manifestement erronée. Il semble donc y avoir une construction, à laquelle tous contribueraient, de la singularité nationale. Mais ce n'est bien sûr là qu'une hypothèse de travail, qu'il conviendrait d'éprouver, et qui ne vise qu'à donner un exemple d'interrogations qui peuvent surgir du rapprochement de travaux réalisés à une échelle locale.

Des acquis transférables à d'autres recherches

J'ai jusqu'ici annoncé des perspectives très directement reliées à ma thèse. Il est également certains acquis de celle-ci qui orienteront des recherches, plus éloignées, que j'ai engagées ou que je vais engager. Au cours des deux dernières années, j'ai commencé à retracer l'histoire et à recueillir la mémoire du Parc national de la Vanoise, entreprise que j'envisage d'étendre aux réserves naturelles de Haute-Savoie. Par ailleurs, j'entreprends avec d'autres, dès le mois prochain, une recherche qui porte notamment sur l'évolution du métier des agriculteurs. Dans ces travaux, le rapport à l'animal ne sera sans doute pas au centre de la réflexion. Je serai cependant guidée par la conviction que nous construisons des mondes, dans lesquels sont inextricablement mêlés des humains et d'autres êtres vivants. Le Parc national de la Vanoise est indubitablement un de ces objets où humains, animaux et végétaux sont étroitement associés, et que l'on ne saurait vraiment saisir, si l'on ne considère que les premiers, ou que les seconds. De même, s'intéresser aux métiers des éleveurs suppose de s'intéresser non seulement à ces derniers et aux hommes et aux femmes qui, d'une manière ou d'une autre, leur sont liés, mais aussi aux plantes et aux bêtes avec lesquelles ils vivent, et travaillent, et sans lesquelles ils ne seraient pas ce qu'ils sont.

Je serai également guidée par la volonté de voir l'objet de la recherche, quel qu'il soit, animal sauvage, espace protégé ou métiers des agriculteurs, avec les yeux de tous. Intégrer la totalité des points de vue demeure certes un objectif inatteignable, mais la vision que l'on aura sera d'autant plus juste, d'autant moins partielle et partiale, que l'on aura rencontré les acteurs les plus divers, et qu'on les aura pris au sérieux, sans décréter, *a priori*, que certains méritaient, plus que d'autres, d'être écoutés. C'est un très grand avantage de l'entretien semi-directif que de pouvoir être réalisé avec les personnes les plus variées et de donner à entendre ce qu'elles ont à dire, et dans leurs propres termes.

Il s'agit là de perspectives immédiates. J'ai encore le projet, plus lointain, de me pencher sur d'autres crises environnementales et de vérifier si elles s'accompagnent, comme la " crise du loup ", d'un passage des mondes aux réseaux. Cela m'aiderait à dégager les qualités de ces êtres qui, à l'instar des chamois et des bouquetins, contribueraient à la construction de mondes humains, parce qu'ils sont bons à penser et à raconter, et de ceux qui, à l'instar des loups, contribueraient à l'ébranlement et à la réinvention de ces mondes, parce qu'ils sont bons à discuter et à se disputer.